

Pochade

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 11

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177993>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le passage de la voiture; chacun reçoit un billet indiquant l'ordre dans lequel il peut prétendre obtenir une place. Il arrive ordinairement que tous les voyageurs trouvent place dans le premier omnibus qui passe; parfois aussi, le dimanche surtout, on peut attendre pendant une heure avant de voir arriver son tour. Le jour de l'an, un bonhomme reçoit le numéro 249. — Deux cent quarante-neuf, dit-il, d'un ton inimitable; merci! vous pouvez.... le garder, j'ai pas d'héritier.

L'omnibus est la physionomie de la société moderne; presque toutes les classes de la société s'y convient, s'y rencontrent. A l'intérieur, les dames, depuis l'élégante à l'ample crinoline et à la robe de soie jusqu'à la dame de la halle, accompagnée de paquets ou de paniers; à l'impériale, la blouse à côté de l'habit noir.

Les omnibus ne représentent cependant pas tout le mouvement de Paris. Sans compter les nombreux équipages, les élégantes voitures de ceux que la fortune a favorisés, les voitures de remise sur lesquelles un blason vient souvent prêter une noblesse de quelques heures, il y a encore les fiacres, au nombre de huit mille environ, qui stationnent un peu partout et promènent le curieux ou l'homme d'affaires au gré de ses désirs. Ici, plus de couronne ducale; un chiffre, le numéro d'ordre de la voiture, fait disparaître toute distinction de classe. Ce qui n'empêche pas le fiacre, le fiacre bourgeois par excellence, d'avoir ses grandes entrées dans la cour des Tuileries, le 1^{er} janvier, à côté des voitures princières de l'ambassadeur d'Angleterre ou du prince Napoléon.

Les souvenirs des grands dévouements pour la patrie et la liberté sont toujours chers au peuple suisse. Ces dévouements sont en quelque sorte l'objet d'un culte; ils sont rappelés chaque jour à la jeunesse dans les collèges, dans les écoles de divers degrés; on y voit, non sans raison, un des plus sûrs moyens d'enraciner dans la pensée et dans le cœur de chaque génération les principes qui rendent forte la petite Suisse au milieu des puissantes contrées qui ont des formes de gouvernement opposées à la sienne. Le sublime sacrifice que fit de son existence Winkelried (1586) à Sempach est particulièrement en honneur. Vieux ou jeunes, garçons ou filles, il n'est personne qui ne connaisse dans ses moindres détails cet épisode des luttes de la Suisse contre l'Autriche.

Winkelried est presque autant que Guillaume Tell un héros légendaire. Un témoignage solennel de gratitude va lui être consacré à l'endroit même où, il y a près de cinq siècles, se jetant au milieu des lances despotiques, il y trouva la mort, mais aussi la victoire et la liberté pour l'Helvétie. Un monument en marbre, représentant cette épisode de la bataille de Sempach, sera inauguré dans le courant de l'été, à cet endroit, non loin de Stanz, et le jour anniversaire (9 juillet) de

la bataille gagnée par des pères sans organisation militaire sur des troupes disciplinées de longue main. Ce monument national, dont les frais couverts par cotisation privée, est sculpté à Rome, dans l'atelier de M. Schlatch; ce patriote fait don de la valeur artistique. Le transport, par Marseille, coûtera une dizaine de mille francs; les frais généraux pour une coupole qui la recouvrira, s'élèvent à 95,000 fr.

Pochade.

Chef-d'œuvre de Pichard, vaste maçonnerie,
O superbe Grand-Pont, orgueil des Lausannois,
Qui par de grands trottoirs, à l'asphalte durcie,
Joins St-Laurent à St-François!

Je te chéris! Grand Dieu, que tes arches sont belles,
Solides tes piliers, que le peuple vaudois
Oppose aux ponts tremblants, aux frères passerelles,
De ses voisins les Fribourgeois!

Ingénieur Pichard, devant toi je m'incline,
Mais tu n'entrevis pas la marche du progrès;
Tu vécus, tu mourus, sans voir la crinoline,
Ses jupons, ses ressorts, ses rubans, ses agrêts.

Tu calculas sans elle, et ton œuvre romaine,
Construite avec tant d'art, manque de la largeur,
Qu'on aime aux boulevards où Paris se promène,
Où la femme à la mode étale son ampleur.

Pour les jupons étroits de nos vieilles grand-mères,
Des trottoirs exigus étaient bien suffisants;
Mais hélas, aujourd'hui, reculant tes barrières,
Le voyer du district doit élargir tes flancs.

Naguère encor, Grand-Pont, grande route de France,
Sur tes graviers roulaient les postes du canton!
Mais les rails sont venus! Adieu la diligence!
Adieu le cor-du postillon!

Cependant dès qu'il est neuf heures et demie,
Soit qu'il pleuve, ou qu'il neige, ou qu'il fasse beau temps,
On peut voir arriver le cocher Jérémie
Guidant au petit trot la poste d'Echallens.

J'admire tes huit bees où le gaz hydrogène
Qu'à la commune Ouchy prodigue à prix réduit,
Dans la brume répand sa lueur incertaine,
Et sans nous éclairer, nous montre qu'il fait nuit!

Grand-Pont! je te chéris! J'aime ta balustrade,
D'où l'on peut si bien voir Lausanne et Montbenon,
Ses côtes, le moulin, le Flon et sa cascade,
La poste que bâtit Simon.

Le Flon qui du Tunnel, jaillit en flot rapide,
Embrassant mollement le pied de tes piliers,
Montrant dans le cristal de son onde limpide
Mille débris de vieux souliers.

Traînant dans son parcours des morceaux de vaisselle,
De vieux chapeaux usés, le cadavre d'un chat,

Et bien d'autres engrais qu'il dérobe à la pelle,
Des associés Castellat.

Indomptable, indompté, roulant ses flots jaunâtres,
Dans des contours obscurs sous toutes les maisons,
Ce n'est pas un ruisseau que des nymphes folâtres,
Vont égaier de leur chansons !

Ce n'est pas un torrent aux ondes cristallines,
Courant et bondissant au pied des églantiers,
Où viennent se jouer les sylphes, les ondines,
Se poursuivant sur les sentiers.

Le Flon ne connaît pas la fraîcheur des clairières,
Les verts tapis de mousse et l'ombre des forêts,
Les nénuphars d'argent, les blondes primevères,
Qui parent les gazons de leurs fauves reflets.

Non, ruisseau travailleur et ruisseau prolétaire,
Remplissant le vallon de son souffle empesté,
Il poursuit noblement le but utilitaire
De la municipalité.

Il cure nos égoûts, il rince notre ville,
Et par ce grand labeur, n'étant point rebuté,
Il se montre partout le satellite habile
De notre active édilité.

Du bois Sauvabelin, il élance ses ondes,
Qui laissant sans regrets les sapins pour toujours,
Coulent sous la Palud, dont les voûtes profondes
De la Louve et du Flon protègent les amours.

Il quitte en Pépinet, sa course souterraine,
Humble Niagara, tombe dans le vallon,
Et dans son lit fangeux, tout lentement se traîne,
Vers les gorges de Sébeillon.

Il serpente plus loin dans les prés qu'il engraisse,
Dépose sur leurs bords son sordide butin,
Et sans plus regarder la ville qu'il délaisse,
Coule dans le Léman où finit son destin !

Grand-Pont, je te chéris ! J'aime ta balustrade,
D'où l'on peut si bien voir Lausanne et Montbenon,
Ses côtes, le moulin, le Flon et sa cascade,
La poste que bâtit Simon.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(2)

J'aurais donné tout ce que je possède, j'aurais donné ma joyeuse humeur de la journée, pour soulever seulement un coin de ce voile qui s'appelle mystère, car il y avait un mystère; les bottes avaient été portées, j'en étais sûr, les semelles me montreraient ces cicatrices bistrées que fait au cuir le pavé des rues. Mais qui les avait gantées à son pied?... Elles ne s'étaient pas promenées toutes seules sur les trottoirs? Je tournais au magique, à l'absurde!... Le secret aiguillonnait ma curiosité, qui grossissait de seconde en seconde, comme une marée montante. Semblables au sphinx devant OEdipe, les bottes semblaient me dire par leurs embouchures moqueuses : Devine, si tu peux ! — Demande, murmura la fée dont j'étais l'hôte, et qui sans doute s'amusait de mes angoisses.

— Demandons!.... lui répondis-je en faisant un pas vers l'échoppe.

Oui, mais comment entamer cet entretien? Le vieillard, avait, il est vrai, la physionomie engageante. Parfois il me regardait même d'un œil encourageant; puis, sans plus s'inquiéter de ma présence, il se remettait au travail. Cependant les premiers mots m'embarrassaient. La question était si singulière! Peut-être allait-on me prendre pour un mouchard à la recherche d'une conspiration de faubourg? Enfin, j'avais besoin d'un prétexte, et je n'en trouvais aucun.

Le hasard me vint en aide. Mon savetier tira d'un vieux soulier une pipe courte et noire, qu'il se mit gravement à bourrer avec son large pouce. Bientôt le bruit d'une allumette chimique retentit sur le bois des volets, et quelques épaisses bouffées de tabac me voilèrent le visage du Jean-Bart à mine réjouie.

Mon prétexte était trouvé; je pris un cigare dans ma poche, et m'avantai sans hésiter vers la porte de l'échoppe.

— Bénie soit, me disais-je, la fraternelle familiarité des fumeurs... elle va me valoir une histoire et du feu.

Je n'avais pas encore ouvert la bouche que déjà le vieillard m'avait gracieusement tendu son BRÛLE-GUEULE.

Une fois mon cigare allumé, je me confondis en remerciements; mais la maudite question échoua sur mes lèvres, et je restai court. Comment renouer l'entretien? Là était la difficulté. Un instant encore et la bienheureuse occasion s'enfuyait sans retour.

— Tiens! m'écriai-je en rougissant un peu de mon mensonge, je suis éteint!

Pour la seconde fois, le vieillard m'offrit complaisamment sa pipe.

Il n'y avait plus à reculer. Tout en la rendant, je jette quelques mots sur le quartier, sur ses habitants, sur ses mœurs. Pas de réponse. Ce n'était pas encore cela, la tactique était mauvaise, il fallait en trouver une autre et gagner du temps pour réfléchir. Je demandai du feu une troisième fois, une troisième fois le feu me fut donné sans qu'un mot sortit des lèvres du fumeur.

— C'est peut-être un sourd-muet, pensais-je avec crainte. Essayons encore.

— Monsieur, lui dis-je, vous avez là pour enseigne une admirable paire de bottes?...

Puis, j'attendis sa réponse.

Le vieillard tourna la tête vers ses bottes mystérieuses et les couvrit d'un regard plein d'expression douce et de pitié naïve. Enfin, il leva les yeux sur moi, sa bouche s'ouvrit. Je frissonnai; il allait parler.

En effet il me répondit d'une voix qui me sembla moqueuse et presque insultante :

— Monsieur, vous avez là un cigare bien difficile à allumer?

Le dépit m'inspira du courage, et ce fut brutalement et tout d'un trait que je lui fis part de mon désir curieux et pressant.

A cet aveu, à cette prière, le visage du savetier se couvrit d'une amère tristesse. Je ne saurais dire quel accent bon et mélancolique il avait pour me répondre :

— Vous avez bien deviné, monsieur, ces pauvres petites bottes n'ont pas été faites pour orner une maigre et chétive échoppe. Leur semelle a foulé les tapis des salons. Un pied les a chaussées, un pied que la terre recouvre à cette heure! Je vous aime, monsieur, pour les avoir remarquées; pour avoir vaguement senti qu'il y avait là quelque simple et touchante histoire. Jamais je ne l'ai dite à personne; à vous, j'aurai du plaisir à la conter. Entrez dans ma baraque, si sa misère ne vous répugne pas, et vous allez tout savoir. C'est un souvenir qui me coûtera quelques larmes, mais je suis sûr que vous ne rirez pas de la sensibilité d'un pauvre vieillard.

Ce langage m'étonna dans la bouche du savetier, et lorsque je me le rappelle, je crois que ma disposition d'esprit poétisait un peu les choses, que la fée d'Yorick me faisait tout voir et tout entendre à travers un prisme aux séduisantes couleurs. Tous les